

Olivier Castaing

PRÉSENTE

# NO(S) DRAWINGS OPUS 3

MARIE BORALEVI

KONRAD

RAPHAËL TACHDJIAN

DESSINS

**VERNISSAGE**

**JEUDI 19 MARS 2026**

**18 H > 22 H**

La School Gallery, fondée en janvier 2008 par Olivier Castaing fête cette année ses 18 ans. Elle promeut l'art contemporain sous toutes ses formes et le dessin en particulier, qui a fait l'objet de très nombreuses expositions personnelles et collectives.

**Raphaël TACHDJIAN, le premier a rejoindre la Team il y a plus de 15 ans déjà, fait montre d'un trait à la fois virtuose et précis et d'une maturité exceptionnelle, avec des compositions d'une dramaturgie cinématographique puissante, il dessine des récits pris dans une épaisseur narrative poétique, complexe. Sa technique est fascinante. Le dessin à la pierre noire lui permet la matière, l'ombre, la clarté, le mouvement. Il lui permet la beauté, une recherche de perfection.**

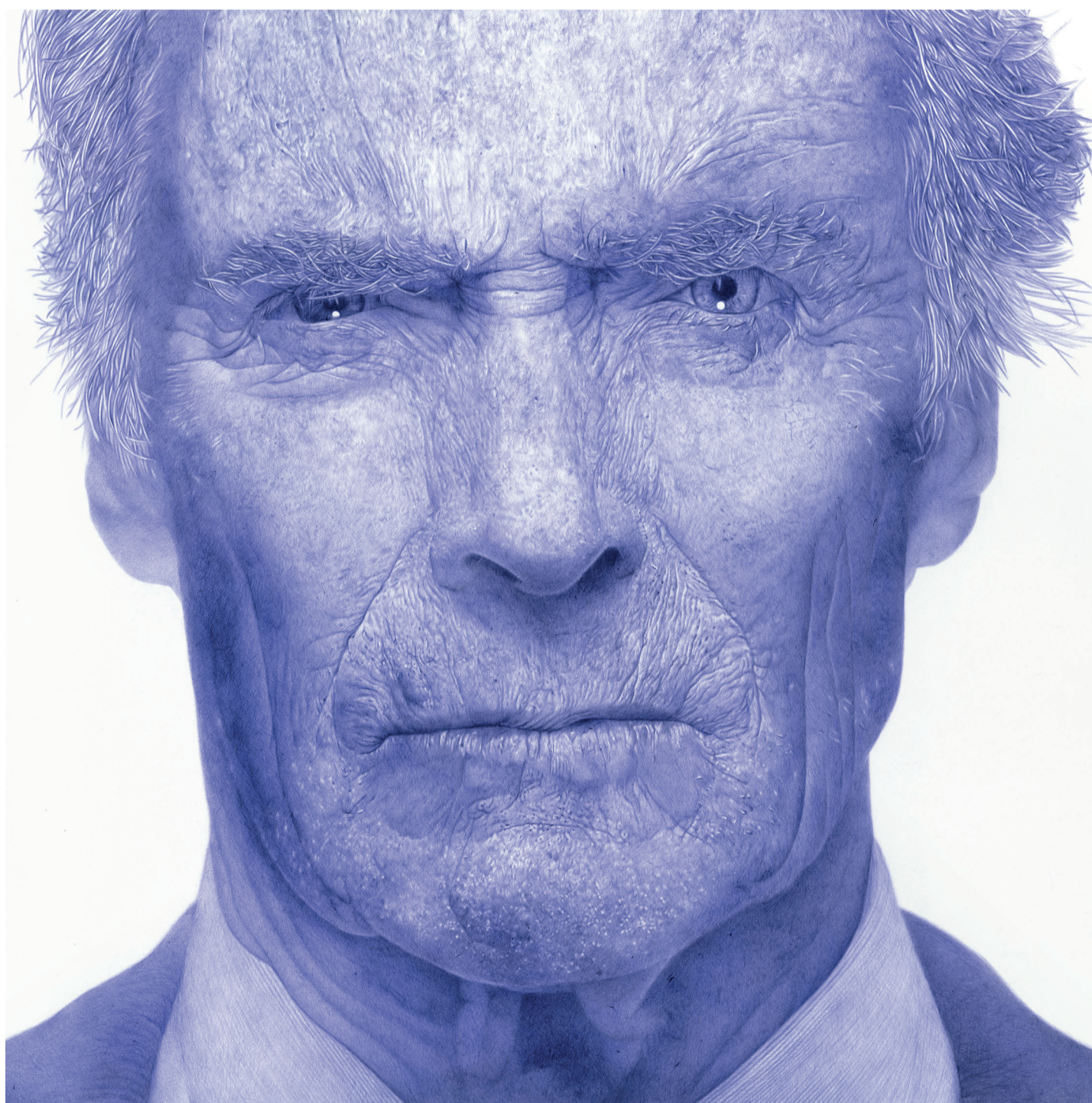


« Le trait de Raphaël Tachdjian... Est une signature ! Et les fables qu'il raconte à travers le noir et la lumière sont des folies d'enfance. Il était une fois un monde, un territoire sans adultes, sans autorité, où les parents ont disparu du cadre, où les gosses rêvent de chaos et de liberté. Ils sont ici leurs propres maîtres, ils s'amusent de nos peurs et flirtent avec l'interdit, les choses défendues : tout est permis ! Fuguer par la fenêtre à des heures oubliées des hommes dans une robe vierge, arracher les fleurs blanches du jardin et les jeter dans la nuit, foutre le feu aux baignoires et danser entre les pneus brûlants et les cendres, casser des trucs, tout péter dans des odeurs d'essence, dans la joie, comme des petites apocalypses hilares, ou des genres de transes. Il leur arrive aussi de se déguiser en spectres ou en clowns odieux dont les rires exagèrent. Parfois, ils enfilent des masques fous - tête de mort, tête de vache, tête non identifiée, et ils attendent, petites terreurs au milieu de rien, sur un vieux rail, que passe un train. Ils attendent l'accident, l'adrénaline, la connerie à faire. Ils attendent la catastrophe. Les enfants de Tachdjian cherchent l'embrouille ; puisque le monde se gâche, pourquoi ne pas tout détruire ? Il y a dans les compositions de Raphaël, une dramaturgie cinématographique puissante. Les débuts ou les fins d'histoires qu'il dessine ne sont pas de simples images mais des images prises dans une épaisseur narrative poétique, complexe. Sa technique est fascinante. Le dessin à la pierre noire lui permet la matière, l'ombre, la clarté, le mouvement. Il lui permet la beauté, une recherche de perfection. »



**Konrad, artiste français, est représenté par la galerie depuis 10 ans. Après avoir regardé les hommes, Konrad fouille la nature, s'empare de sa mystérieuse perfection. Il s'inscrit dans la droite ligne des grands artistes de l'hyperréalisme - Lee Jeffries, Chuck Close, Jacques Monory, et dessine dans « Garden » un herbier poétique, hypnotisant, sentimental. Sa virtuosité technique n'imité pas le réel, elle le bouscule et l'entraîne dans un ailleurs lyrique, existentiel.**

« L'hyperréalisme des dessins de Konrad, sa virtuosité technique, les grands formats, la couleur bleue du stylo à bille, offrent à ces visages une aura, une prégnance, une réalité. Ils leur donnent une place, un espace d'existence. On pense aux photographies des sans domicile fixe de Lee Jeffries et, bien sûr, aux portraits de Chuck Close. Chuck Close, quoiqu'à son tour par Konrad, ne voyait-il pas dans un visage une « carte routière de la vie » ? Des barbes de cent jours, des tifs en désordre, des rides qui dessinent des valons, des montagnes, des crevasses : les portraits géants de Konrad sont des paysages et des errances, les visages de ceux qui n'ont plus rien ou de vieux sages disciples de Diogène. Leur peau, devenue comme l'écorce d'un arbre, parle, crie, pleure. S'inscrivent à l'intérieur, la rue et l'humanité. Entre les plis de ces carcasses à l'abandon, entre les poils, entre les bosses, les yeux l'emportent. Des yeux électriques. Nobles. Des yeux pleins. Des yeux qui signalent au monde que le monde a oublié les hommes. L'émotion se plante toujours dans les yeux. Et c'est la solitude, le dénuement, l'injustice que l'on regarde droit en face, et c'est l'âme qui s'en sort, se soulève, sauvée, vivante.



Une tête de vieillard apparaît sur la page d'un atlas, traversant les pays, les villes, les villages, les frontières comme un grand voyage à rebours. Et un philosophe, et un humoriste, Onfray sage, Rollin qui gueule, ont le droit, aussi, aux détails de leur image. »

Son dernier portrait en date propose un cadrage serré, frontal, comme un uppercut visuel du visage de Clint Eastwood, géant du cinéma américain... Sous ses sourcils broussailleux l'acteur nous fixe tel un faucon aux aguets, hypnotique et déterminé, énigmatique et mutique... Le rendu de la carnation comme vu au microscope est saisissante de vérité... La représentation hyperréaliste démontre la maîtrise exceptionnelle de Konrad qui s'affirme, dessin après dessin, tout en subtilité et délicatesse, par micro touches et traits successifs, dans un geste presque méditatif, la maïeutique du dessin opère avec une force hors norme. Du grand art !

**Marie BORALEVI a rejoint la galerie en 2025. Elle crée des récits troublés, Des assemblages à la fois horrifiques et inoffensifs dérangeant, captivant, qui suscitent l'empathie. Elle dessine sur des empreintes de visage créée par photomontages, une technique propre, originale, un petit Frankenstein plastique. Elle dessine ensuite à la mine graphite, en noir et blanc, ultra précise par endroits, baveuse à d'autres, vibrante, ses oeuvres sont traversées par la lumière.**

« Marie Boralevi crée des récits troublés : elle dépose des destins sur les peaux. Parfois, un clown aux grandes oreilles et à la bouche folle se colle sur une tête froide, parfois c'est une cagoule BDSM qui voile un visage dont on devine les lèvres chérubines. Ces assemblages à la fois horrifiques et inoffensifs dérangeant, captivent, et suscitent l'empathie. Ce n'est ni tout à fait du collage, ni de la gravure mais un mélange, une technique propre, originale, un petit Frankenstein plastique. Marie Boralevi travaille et transforme l'image par strates. À partir de photographies de jeunes mannequins glanées en ligne, elle remplace une oreille, une bouche, un sourcil. Elle agrandit le photomontage au laser - tirage unique - et le transfère sur du papier japonais à l'acétone. Elle dessine ensuite à la mine graphite sur l'empreinte. Le résultat est spectaculaire. En noir et blanc, ultra précise par endroits, baveuse à d'autres, vibrante : l'œuvre est traversée par la lumière.

Mais que cache-t-on sous la peau ? Marie Boralevi fait surgir de l'épiderme une matière émotionnelle. Ses taches de rousseur paraissent des brûlures, ou une poignée de terre jetée sur un visage innocent. Les tatouages et les marques qu'elle inscrit sur les cous, les épaules, brouillent les identités et les récits. On y lit des dessins d'enfants, des dédicaces à la mère, des appels au secours, mêlés à des trucs d'adultes. Et puis, ces mots, comme des gravures au sang : bully, void, dangereux qui barrent et étranglent les portraits à tous ces gamins nous regardent, plein cadre, en grand. Pas d'échappatoire. Ils sont nous obligent. A voir ce qu'on a regardé et ce qu'ils sont. Ils ne sont pas des victimes. Ils sont puissants, accidentés, redoutables. Comme s'ils allaient prendre leur revanche. Ils sont comiques, bizarres, déguisés. Ils sont multiples. Ils sont beaux. Ils savent qu'ils peuvent survivre. »



Extraits de textes de Julie Estève, critique d'art et écrivain

Galerie Olivier Castaing

TEAM SCHOOL GALLERY

322, rue Saint-Martin 75003 Paris France • olivier.schoolgallery@gmail.com • www.schoolgallery.fr